

Les langues dans la presse écrite malgache

Claudine Bavoux, Maître de conférences à l'Université de la Réunion

Le malgache, langue nationale unique parlée par dix-sept millions de Malgaches, graphiée depuis le début du XIX^e siècle, occupe, face au français, des positions relativement fortes, surtout si on le compare à d'autres langues nationales des pays francophones du Sud. Cependant, le français, langue officielle pendant la période coloniale, garde un statut dominant quarante ans après l'indépendance. Il ne partage que très partiellement, avec le malgache d'une part, l'anglais d'autre part, ses fonctions principales de langue de prestige, de réussite et d'ouverture au monde. La presse malgache, et notamment la presse d'opinion, peut se prévaloir d'une tradition plus ancienne que dans beaucoup de pays du Sud¹. Cependant, elle présente un certain nombre de handicaps que nous rattacherons aux structures d'une société de type pyramidal (les linguistes parlent de système diglossique). Dans les strates supérieures de la pyramide, on compte un nombre limité de lecteurs de presse francophone essentiellement tananariviens – sans oublier les résidents étrangers – et, à la base, une masse rurale et urbaine illettrée qui n'a aucun accès à l'écrit. Dans les strates moyennes, on voit les lecteurs s'orienter vers la presse malgachophone ou francophone, selon leurs compétences linguistiques et selon leur pouvoir d'achat : les journaux de langue française sont vendus à un prix globalement plus élevé que les journaux en malgache : 500 ariary, soit 2 500 Fmg ou francs malgaches pour *La Gazette de la Grande Île*, 400 pour *Le Quotidien*, *Madagascar Tribune* et *Les Nouvelles* ; 100 ariary seulement, la moitié du prix d'un ticket de bus, pour le quotidien en malgache *Gazetiko*. Des efforts sont faits par certains quotidiens bilingues (200 ariary pour *Midi Madagasikara* et *L'Express*) pour attirer une clientèle peu fortunée. Malheureusement, la paupérisation des clas-

ses laborieuses est si avancée que des lecteurs qui achetaient régulièrement la presse écrite jusqu'à une époque récente se limitent aujourd'hui à la radio et à la télévision, d'un accès plus facile.

Les titres de la presse écrite : un paysage renouvelé

Si on compare la situation de la presse écrite d'aujourd'hui à celle que décrivait Philippe Chaigneau en 1983, les faits notables sont, d'une part, la disparition d'une quinzaine de titres² parmi lesquels le quotidien *Atrika*, le bi-hebdomadaire *Basy-Vava* et l'hebdomadaire bilingue *Afaka* et, d'autre part, le maintien de l'hebdomadaire protestant malgachophone *Vavolombelona* et de l'hebdomadaire catholique bilingue *Lakroan'i Madagasikara* réputé pour sa qualité. L'ancien quotidien procommuniste de langue malgache *Imongo Vaovao* ne paraît plus qu'une fois par semaine. Par ailleurs, de nouveaux journaux sont apparus, parmi lesquels deux quotidiens, *Les Nouvelles* et *Le Quotidien* (18 000 et 10 000 exemplaires) et deux mensuels, *La Revue de l'océan Indien* et *News Magazine*, rédigés en langue française uniquement ; quatre quotidiens bilingues, *Midi Madagasikara*, *L'Express de Madagascar*, *Madagascar Tribune*, *La Gazette de la Grande Île*, dont les tirages se situent entre 10 000 et 35 000 exemplaires et une dizaine de périodiques, parmi lesquels *L'Hebdo*, *DMD (Dans les Médias Demain)*, *Sport*, *Feon 'ny Merina*, *Anio magazine*. En malgache, on compte trois nouveaux quotidiens, *Gazetiko* (50 000 ex.), *Taratra* (45 000 ex.), *Ny Vaovaontsika*, trois hebdomadaires, *Ngah !?* (23 000 ex.) et *Ngah sary* qui s'adressent aux jeunes et *Malaza*. Au total, on dénombre une trentaine de journaux et périodiques de qualité inégale, en vente dans la capitale. La moitié d'entre eux

Les langues dans la presse écrite malgache

Claudine Bavoux

est vendue à une clientèle restreinte à Toamasina (Tamatave), la deuxième ville du pays³. Plusieurs quotidiens, *L'Express*, *La Gazette*, *Tribune*, offrent des éditions en ligne dont les internautes de Madagascar profitent encore peu, freinés par le coût de la consultation. Face à ces changements, les témoins ont le sentiment d'un certain essor tant de la presse bilingue que de la presse malgachophone. Mais fondamentalement, la presse écrite reste « l'arme d'une élite » selon les termes de Philippe Chaigneau (Chaigneau, 1983, p. 308), moins accessible, malgré les efforts faits pour attirer un grand public, que les moyens d'information massifiés, radio et télévision.

Le français dans la presse bilingue : une place de choix

Nous chercherons à caractériser la presse francophone et bilingue malgache, ainsi que les évolutions décelables dans la qualité de la langue et du style journalistiques sur une durée d'une vingtaine d'années. Ainsi, le français n'occupe que 15 % de la surface de *Lakroan'i Madagasikara*. Cette option de politique linguistique, voulue et assumée par l'hebdomadaire catholique, est atypique dans une presse bilingue dominée par le français. Livrons-nous à un rapide parcours de quelques numéros de quotidiens de l'année 2005 : *La Gazette* du 12 mai propose 17 pages en français pour 5 en malgache, *Midi Madagasikara* du 1^{er} avril, 21 pages en français pour 2 en malgache et 2 bilingues (consacrées essentiellement à des jeux), celui du 28 février, 18 en français, 2 en malgache et 2 bilingues (des jeux et des annonces), *L'Express* du 1^{er} avril offre 22 pages en français pour 2 en malgache, *Tribune* du 1^{er} avril 2005, 13 en français pour 3 en malgache. Sur ce petit échantillon, on voit que la surface occupée par le malgache couvre approximativement 10 à 25 % de la surface totale, la moyenne se situant plus près du score inférieur que du score supérieur, qui reste exceptionnel. Les pages bilingues sont assez rares, car la règle est de regrouper les articles rédigés en malgache en une ou plusieurs pages intérieures, à une place secondaire par rapport aux pages rédigées en français. On peut noter une répartition des deux langues selon les sujets traités, les grands sujets



La Gazette de la Grande île, Madagascar

nationaux, régionaux, internationaux, économiques, culturels étant rédigés plutôt en français, mais cette répartition connaît des assouplissements. Si le malgache est souvent utilisé pour relater les faits divers ou les faits de société, ou avec un statut de langue de proximité dans les rubriques « Loisirs » ou « Humour », il peut tout aussi bien servir dans des articles politiques ou culturels. Il semble qu'une tendance actuelle, bien représentée par *La Gazette*, soit de développer les pages en langue malgache et de leur donner un statut moins marginal.

Un technolecte français entre standard, régional et marginal

La plupart des journaux et périodiques ont des exigences quant à la qualité du français utilisé. Certains journalistes écrivent dans un français qui ne s'écarte du standard que pour désigner des réalités locales, quand le français appris à l'école n'offre aucun équivalent satisfaisant. Dans ce cas, le mot régional (*concombre de mer*, « holothurie ») ou le

Claudine Bavoux

Les langues
dans la presse écrite malgache

malgachisme (*fokonolona*, « collectivité villageoise ») s'impose tout naturellement. Mais rares sont les journaux qui ont les moyens matériels de faire toutes les corrections nécessaires. La qualité du français est parfois inégale au sein d'une même équipe rédactionnelle. Les interférences entre la langue première et la langue apprise émaillent le discours des journalistes recrutés pendant la période de la malgachisation (1975-1985) et même après, au moment du difficile retour à la francophonie, ou formés sur le tas. Leur français, comme tous les français que Robert Chaudenson (1997) qualifie de « marginaux », est soumis aux processus autorégulateurs de la langue qui affectent les zones les plus fragiles du système : les prépositions (*avec* et *pour* en remplacement de prépositions absentes), les pronoms relatifs (*que*, *qui* et *où* en remplacement de *dont* ou de dérivés de *quel* : *auquel*, etc.) ; les temps verbaux dont l'usage est incertain, un plus-que-parfait pouvant apparaître à la place d'un passé composé, qui lui-même peut se substituer à un imparfait, etc. D'autres écarts par rapport au français scolaire relèvent du principe de fonctionnalité qui veut que la priorité soit donnée au sens sur la règle formelle. C'est ainsi que, pour rester plus près du sens, on crée la forme plurielle *progénitures*, ou bien on conjugue le verbe au pluriel si le sujet renvoie à plusieurs personnes, par exemple dans : « Qui ont voté pour qui ? ». Pour la même raison, le genre masculin s'impose dans *gros légumes* quant les *légumes* sont des hommes, ou l'indicatif dans *nous attendons que la majorité suivra*. Le défigement de formes en principe figées entraîne des téléscopages de constructions, comme dans : *on va se faire beaucoup d'ennemis sur le dos*, contraction de *se faire des ennemis* et *avoir quelqu'un sur le dos* ; ou encore *chercher noise à partir* où on reconnaît *chercher des noises* (*à quelqu'un*) et *avoir maille à partir*. Une autre particularité est la fréquence des transferts d'un registre familier (*godasse*, *bonne femme*) à un registre courant ou d'un registre soutenu (*d'aucuns*, *force est de...*) à un registre courant.

Tous ces traits donnent à la presse malgache un caractère étrange et partiellement opaque aux yeux des lecteurs non malgaches et des Malgaches habitués aux normes linguistiques et journalistiques françaises. Cette impression est renforcée par les difficultés que crée un style allusif et

par l'absence d'explicitation d'une partie des références culturelles. Cependant, il est important de souligner que la majorité des lecteurs de la presse bilingue et francophone malgache ne s'arrêtent ni à la langue ni au style des articles, soit parce qu'ils s'attachent prioritairement au contenu informatif, soit parce que, même s'ils sont conscients de certains écarts, ils ne sont pas en mesure, par manque de pratique métalinguistique, de les analyser, encore moins d'en proposer une correction. Dans ce contexte, l'habitude est prise de tolérer une certaine marge d'approximation dans l'expression et dans la compréhension.

Alternance des codes et autres formes de mélange

Dans la presse écrite malgache, les langues alternent à tous les niveaux. L'unité d'alternance peut être le journal, la page, l'article, la phrase et même le mot... La presse bilingue se caractérise par deux types d'interférences, les unes volontaires, les autres involontaires. Les interférences involontaires donnent sa coloration à un français local marqué par la proximité du malgache et à un style journalistique qui malgachise les modèles de référence ou transfère dans la presse francophone des styles malgaches. Aucun journal n'y échappe, mais dans ce domaine la variation d'un titre à l'autre, également d'un journaliste à l'autre, est très grande. Les interférences non maîtrisées sont évidemment plus rares dans les journaux les plus exigeants sur la qualité de l'expression, où elles sont corrigées comme des fautes. Quant au mélange volontaire des codes linguistiques, c'est un style de discours habituel dans les milieux bilingues urbains. Présent dans la presse nationale malgache, ce style n'est pas accessible à l'ensemble des lecteurs. Si les provinciaux ont du mal à comprendre certains jeux de mots et allusions, les non Malgaches peinent à lire les articles où le malgache apparaît sans traduction ni glose, comme dans cet exemple : « [...] La fête s'est poursuivie l'après-midi, par une série d'animations culturelles et divers concours de chant, de kabary, de vakon-drazana, de danse et de poèmes entre les élèves et les enseignants de diverses écoles » (*Les Nouvelles*, 12 mai 2005).

Les langues dans la presse écrite malgache

Claudine Bavoux

Baignant dans un environnement bilingue, les journalistes créent ou diffusent des mots et expressions qui dérivent des deux langues. C'est le cas du néologisme bilingue *4'MI* ou *quat'mi* (« sans domicile fixe », dérivé du français *quat(re)* et du préfixe malgache *mi-*), ou du mot *polifika* (« magouille politique », dérivé du français *politique* et du malgache *fika*). Au-delà de ces formes évidentes de néologie formelle, on découvre un phénomène bien plus général de recomposition du sens des mots. Des mots aussi universels en apparence que *démocratie*, *élection*, *bailleur de fonds*... expriment en réalité un sens endogène, produit par la société malgache, sens que ne perçoit pas nécessairement un lecteur occidental (C. Bavoux, 1995).

Deux questions en guise de conclusion

Faut-il voir dans les dernières modifications de la presse écrite malgache un relookage superficiel ou une transformation en profondeur ? Les journaux sont toujours considérés comme des denrées de luxe et l'habitude culturelle de consommer de la presse reste circonscrite à des milieux privilégiés. En termes de qualité, des efforts ont été faits, le papier est de meilleure qualité, les nouveaux journaux sont plus attrayants. Mais concernant la langue et le style journalistiques, l'objectif d'un plus grand professionnalisme reste difficile à réaliser en raison des conditions de vie et de travail extrêmement précaires de la majorité des journalistes et de la classe moyenne à laquelle ils appartiennent.

Question subsidiaire, qui intéresse les linguistes : faut-il considérer les journalistes malgaches comme des modèles de francophonie endogène, des producteurs d'une langue et d'un style journalistique original ? Sans prétendre répondre à cette difficile question, on donnera quelques éléments de réponse : les journalistes appartiennent bien

à des groupes sociolinguistiques dont ils partagent les particularités, leurs articles ont un lectorat qui s'y reconnaît et, en quelque sorte, les reconnaît en leur donnant une forme de légitimité. Leur français est perçu comme normal par le lectorat, exception faite des étrangers et de *l'intelligentsia* malgache. En ce sens on peut considérer que les journalistes de la presse écrite sont producteurs et diffuseurs de normes locales. Mais ils jouent ce rôle un peu malgré eux, n'ayant pas, à notre connaissance, la volonté de développer une langue et un style proprement malgaches. Là est toute l'ambiguïté de leur action.

Bibliographie

- Claudine Bavoux, 1995, « Une caricature politique dans la presse malgache : *Sans cible* d'Aimé Razafy », in A.-M. d'Ans (éd.), *Langage et politique. Les mots de la démocratie dans les pays du Sud de l'espace francophone*, Paris, Didier Érudition, coll. « Langues et développement », p. 145-167.
- Claudine Bavoux, 1996, « Le discours jubilatoire dans la presse régionale, indice d'insécurité linguistique ? », in C. Bavoux (éd.), *Français régionaux et insécurité linguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 117-129.
- Pascal Chaigneau, 1983, « La presse à Madagascar », *Les Cahiers de la Communication*, vol. 3, n° 4, Dunod, Paris.
- Robert Chaudenson, 1997, « Français marginaux », in M.-L. Moreau (éd.), *Sociolinguistique, concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, p. 154.

Notes

- 1 Voir la contribution de Bernard Idelson dans ce numéro.
- 2 Selon les observations de Vololona Randriamarotsimba, ENS Antananarivo.
- 3 Selon une enquête de Germaine Sarave, enseignante à Toamasina.